



Joséphine Baker, son mari Jo et leurs enfants, en 1956, au domaine des Milandes. MAURICE ZALEWSKI/ADOC-PHOTOS/DN

Le paradis perdu de Joséphine Baker

L'artiste d'origine américaine, qui doit faire son entrée au Panthéon le 30 novembre, avait adopté douze enfants du monde entier. Pour eux, entre 1947 et 1968, elle avait fait d'un hameau périgourdin la « capitale de la fraternité ». Jusqu'à ce que ses créanciers l'obligent à vendre

CASTELNAUD-LA-CHAPELLE (DORDOGNE) -
envoyée spéciale

Quand on te vole le paradis de ton enfance, autant l'anéantir, le détruire toi-même, et ne garder que les souvenirs... Abattre les grands arbres du parc, brûler les livres de la bibliothèque, saccager les tentures des salons. En ce mois de mai 1968, alors que la rébellion étudiante menace d'embraser la France, les douze enfants de Joséphine Baker ourdissent de sombres plans. Le cœur en berne, ils s'apprêtent à quitter leur château du bord de la Dordogne, cette propriété des Milandes que les créanciers ont arrachée à la célèbre chanteuse et meneuse de revue. Adieu, donc, l'escalier de pierre en colimaçon, les armures médiévales, les magnolias centenaires, et même le cimetière des animaux. Adieu le hameau rebaptisé par Joséphine Baker « *Village du monde, capitale de la fraternité* », composée de gamins adoptés aux quatre coins du monde. Finalement, les frères et sœurs renonceront à leur projet de destruction et se contenteront de fracasser rageusement leur vieille cabane de trappeur. Mais jamais ils n'oublieront cet endroit à nul autre pareil, né de la plus généreuse des utopies.

La première fois que Joséphine a posé les yeux sur cette vallée aux coteaux verdoyants, c'était juste avant la guerre. La demeure des Milandes appartenait alors au médecin du paquebot *Normandie*, rencontré au cours d'une traversée Le Havre-New York, en 1935. La star née à Saint-Louis, dans le Missouri, a eu le coup de foudre pour cet édifice de la fin du XV^e siècle, remanié dans les années 1900, dont les larges fenêtres à meneau toisent les eaux de la Dordogne. Le propriétaire cherche un locataire ? Elle signe aussitôt le bail.

Le 3 juin 1947, jour de son quarante et unième anniversaire, Joséphine foule le tapis de feuilles de châtaignier et de pétales qui s'étire entre le château des Milandes et la chapelle adjacente, où elle vient de convoler en quatrièmes noces avec le chef d'orchestre Jo Bouillon. « Sa » chapelle, désormais, puisque l'artiste franco-américaine, fraîchement décorée de la médaille de la Résistance, est devenue la propriétaire des lieux.

Au fil des mois, elle rachète une à une les maisons de la bourgade désertée – à l'exception d'une seule –, ainsi que la gigantesque ferme édifiée par un précédent maître des Milandes et quelque 300 hectares de terres. Le couple Bouillon-Baker, dit « les deux Jo », cultive un projet ambitieux. D'abord, faire de ce patelin périgourdin un complexe touristique où l'on viendra se divertir de l'Europe entière. Ensuite, élever dans cet endroit idyllique des enfants d'origines et de religions différentes pour prouver au monde que la fraternité universelle est possible.

« *Il n'y a qu'une seule race, la race humaine* », professe l'artiste. Elle sait, après plusieurs fausses couches et une hystérectomie, qu'elle ne pourra jamais donner la vie. Placée comme bonne chez des Blancs dès l'âge de 8 ans, elle sait aussi ce que racisme veut dire. « *La petite Freda Josephine McDonald a vécu les émeutes raciales de l'été 1917, quand des bandes de Blancs armés chassaient hors de la ville la population noire d'East Saint Louis, brûlant les maisons, tirant à vue sur les fuyards affolés* », rappelle Gérard Bonal dans une belle biographie, *Joséphine Baker, du music-hall au Panthéon* (Tallandier, 336 pages, 20,90 euros).

A la fin des années 1940, l'argent n'est pas un problème pour cette icône internationale. Elle a vendu sa sublime villa Beauchêne du Vésinet, dans la très chic banlieue ouest de Paris ; sur les scènes de Paris, Buenos Aires, Rome et Madrid, on fête le retour de « la » Baker. Aux Milandes, les ouvriers s'activent. L'eau courante, le téléphone, le chauffage central et l'électricité arrivent jusqu'au village. Le château s'embellit : ici, un sol de mosaïque aux armes de ses bâtisseurs, les seigneurs de Caumont ; là, une salle de bains noire et or, inspirée du flacon Arpège, le parfum de Jeanne Lanvin ; une autre en marbre saumon du Portugal.

« BAKER CITY » EN DORDOGNE

La vie reprend dans l'unique ruelle du bourg, venelle pentue serpentant à l'assaut de la colline. Au mini-musée Jorama, des Joséphine de cire retracent la vie de la star en quatre-vingts tableaux. L'hôtel de luxe La Char treuse, installé dans une belle bâtisse du XVIII^e siècle, le restaurant Lou Tornoli et la pension de famille L'Arc-en-ciel n'attendent plus que les touristes, comme la pâtisserie de Margaret Wallace, la sœur de Joséphine tout juste débarquée de son Missouri natal, et la station-essence Esso de leur frère Richard. Autres nouveautés dans le décor de carte postale de « Baker City » : une petite agence des PTT et un magasin de souvenirs.

En contrebas, sur la rive de la Dordogne, un parc d'attractions sort de terre. Autour du bar-restaurant-salle de spectacle La Guinguette gravitent une scène de plein air, une volière exotique, une « maison des singes », sans oublier le boudodrome, le minigolf, des courts de tennis, des balançoires et, bientôt, une piscine blanche en forme de J sur laquelle veille un énorme saule pleureur.

Le 4 septembre 1949, les deux Jo inaugurent leur « Village du monde » au milieu de 6 000 invités. Au bord des routes du département, des affiches vantent la « capitale de la fraternité ». C'est un succès. L'été suivant, des dizaines de milliers de touristes affluent vers ce coin de la France profonde, sous les yeux ébahis des habitants. « *Ma grand-mère comptait les voitures qui passaient le long de la rivière, et nous, les gosses, avions appris à répondre "Trois fois à droite !" aux automobilistes qui demandaient leur chemin* », se

souvent Ginette Delpyrou, 89 ans, l'ancienne épicière du village de Beynac, sur la rive d'en face. Maintenant que son premier objectif est atteint, Joséphine chante le second dans sa ritournelle *Dans mon village* : « *Dans mon village/J'élève tendrement/Cinq tout petits enfants/Cinq orphelins d'ici, de là/ (...)* L'un d'eux est couleur de la nuit, les deux autres sont de celle du jour, le quatrième est couleur de sang, et le dernier est couleur du soleil/ (...) Si mon village/pouvait servir un jour/De témoignage/Et symbole d'amour/ (...) Tous les villages/Alors seraient heureux/ (...) Et peu à peu, le monde entier/Serait meilleur et deviendrait/Un grand village où tous les hommes s'aimeraient. »

La chanteuse se laisse vite emporter par son inextinguible désir de maternité. Du Japon, elle rentre en avril 1954 avec deux bébés, et non un seul comme prévu. Dans l'orphelinat où elle a recueilli Teruya, qui deviendra Jeannot, un bambin de 18 mois s'est cramponné à sa jupe. Il s'appelle Akio, et lui aussi est né d'un père soldat américain et d'une mère japonaise. Joséphine craque et emmène l'enfant, qu'elle fait passer pour coréen. Question de symbole. Alors que la guerre de Corée fait rage entre le nord de la péninsule, soutenu par les Russes et les Chinois, et le sud, épaulé par les troupes américaines, la voilà bientôt à Paris, elle, la Franco-Américaine, avec un Coréen et un Japonais dans les bras.

« *Ma mère a dû se dire que c'était parfait, ces petits représentants de deux peuples qui ne pouvaient pas s'encadrer*, s'amuse Akio Bouillon, 69 ans aujourd'hui. Sa notoriété était telle qu'elle pouvait se permettre bien des passe-droits. » Il sera shintoïste, son frère bouddhiste, diktat maternel destiné à garantir un échantillon représentatif de l'humanité et de ses religions. C'est ainsi qu'en 1955, un an après le blondinet Jarry, finlandais et protestant, Julien, gamin français de l'Assistance publique, devient Moïse, le juif de la fratrie (décédé en 1997). Il est accueilli la même année que Luis (colombien, noir et catholique) et Jean-Claude, un autre Français, catholique lui aussi.

L'année suivante, en pleine guerre d'Algérie, l'artiste adopte Brahim et Marianne dans un orphelinat d'Alger. Deux poupons prétendument arrachés au massacre de Palestro – une embuscade qui, en mai 1956, a coûté la vie à vingt et un appelés français en Algérie et déclenché de dures représailles contre la population algérienne –, mais rien n'est moins sûr... Viendront ensuite l'Ivoirien Koffi, Mara, l'Indien du Venezuela, et Noël, le nourrisson trouvé sur un trottoir parisien par une nuit glaciale de la fin de l'année 1959.

Au gré des tournées et des voyages, les cinq de la chanson deviendront finalement douze en 1964, après l'arrivée de la dernière, Stellina, le bébé d'une amie marocaine de Joséphine. Sa « tribu » compte même treize membres avec Rama, la fillette ramené d'un orphelinat belge pour sa sœur Margaret. « *Dans mon village/J'élève tendrement/Treize*

tout petits enfants », fredonnera désormais Joséphine, qui modifie les paroles de la rengaine à chaque ajout familial. En 1957, elle publie un conte intitulé *La Tribu Arc-en-ciel*. Après bien des tribulations, la poulette noire et borgne Kott-Kott découvre bonheur et tolérance aux Milandes. « *Nous formons une famille de toutes sortes de races, de toutes sortes de couleurs, et c'est pourquoi j'ai appelé mes petits chéris "la Tribu Arc-en-ciel"* », écrit Joséphine Baker dans la préface. Sans compter ceux auxquels elle ouvre ses bras et son château pour quelques mois ou davantage : Jeanine, une gamine ivoirienne venue se faire soigner en France, et son frère Paul ; deux garçonnets du Nigeria, où leur ethnologie est menacée ; David, l'un des descendants du roi du Bouganda, une province ougandaise.

« UNE ENFANCE DE CONTE DE FÉES »

Aux Milandes, tous s'en donnent à cœur joie. « *C'était un peu la colonie de vacances perpétuelle* », reconnaît Brahim, 65 ans. « *Une enfance de conte de fées sur un terrain de jeu formidable* », résume sa cousine Rama, née la même année que lui. On ramasse les noisettes et on pêche les écrevisses avec les gamins du coin. Dans le château, on joue aux fantômes, dans le parc, aux cow-boys et aux Indiens, au milieu des animaux que collectionne Joséphine. « *Des chiens et des chats, bien sûr, se remémore Akio, mais aussi deux aras, un toucan, un cacatoès, des paons, des babouins, un chimpanzé, des ouistitis et même un cercopithèque diane du nom de Makarios, comme le président de la république de Chypre de l'époque, à cause de la barbichette*. » D'autres espèces font de brèves apparitions, dont un lionceau et un éléphant, donnés à un zoo quand ils sont devenus trop grands, et des gazelles indisposées par le rude hiver périgourdin.

Dans la salle à manger du château, l'hiver, ou au bord de la Dordogne, l'été, les enfants croisent des visages connus. Beaucoup d'artistes, bien sûr : le chanteur Gilbert Bécaud fait un tabac à La Guinguette et joue avec eux au water-polo ; Hervé Vilard, l'idole yé-yé de l'inusable *Capri*, c'est fini ; le roi de l'opérette, Luis Mariano, parrain de Luis Bouillon, qui lui doit d'ailleurs son prénom. Rika Zarái, Dalida, et un débutant nommé Jacques Brel, également. L'un des visiteurs préférés de la tribu s'appelle Claude Menier, alias « tio (ton-ton) Claude ». Frère du célèbre chocolatier et grand ami de maman Joséphine, cet excentrique les fascine, avec ses valises bourrées de friandises et son boa constrictor nommé Lulu – dont la disparition, un beau jour, déclenche une longue traque qui restera vaine.

Grâce au car de ramassage scolaire financé par leur mère, la joyeuse troupe fréquente l'école primaire de Castelnau-la-Chapelle, à 5 kilomètres. Un couple d'instituteurs, Paul et Yvette Besse, tient d'une main ferme les deux classes, celle des « petits » et celle des « grands ». Parfois, leur illustre voisine

**AUX MILANDES,
ON JOUE AUX
COW-BOYS ET AUX
INDIENS AU MILIEU
DES ANIMAUX QUE
COLLECTIONNE
JOSÉPHINE.
« C'ÉTAIT UN PEU
LA COLONIE
DE VACANCES
PERPÉTUELLE »,
RACONTE BRAHIM,
65 ANS**



Joséphine Baker et ses enfants, le 4 juin 1964, dans la cuisine du château des Milandes, au bord de la Dordogne. RAYMOND DEPARDON/DALMAS/SIPA

apporte aux écoliers ravis des pommes d'amour et d'énormes gâteaux au glaçage de sucre rose préparés par sa sœur Margaret. «*Ma mère râlait parce que nous avions les mains poisseuses*», se souvient le fils des instituteurs, Claude. Auprès de leurs camarades, les rejetons de Joséphine font leur effet, avec leurs cartables neufs et leurs jolis habits. «*Ils portaient huit jours dans les Alpes, et ils revenaient avec des culottes de cuir tyroliennes*», relate Claudine Farfal, ancienne élève de Castelnaud. Même de loin, Joséphine Baker veille au grain. Le 26 mars 1962, elle écrit aux instituteurs pour s'indigner des «*canifs, couteaux et vin que les écoliers de la région peuvent apporter en classe, car ce sont des raisons qui créent une ambiance qui peut conduire aux "Blousons noirs"*», et [elle s'y] oppose absolument ».

À CHEVAL SUR LES PRINCIPES

Ses fils ne sont pas des saints, loin de là. Le plus facétieux de la bande, c'est Moïse, «*Moshe*» pour ses frangins, jamais à court de bêtises. «*Par exemple, enfermer des touristes dans le musée de cire, emprunter la voie ferrée à vélo ou échanger sa kippa contre ma chéchia dans le dos de maman, à l'occasion d'une conférence sur le Proche-Orient, face à un parterre de journalistes hilares*», énumère Brahim, auteur du livre *Joséphine Baker, l'universelle* (éditions du Rocher, 234 pages, 18,90 euros) – qu'il signe Brian Bouillon-Baker, en souvenir de cette mère, qui, incapable de prononcer correctement son prénom, l'appelait «*Brian*». Ou même de voler de l'argent dans le coffre-fort des Milandes, avant d'en rétrocéder une partie à ses frères. Pour la peine, ils devront défiler un après-midi entier dans le village avec un panneau «*Voleur*» autour du cou. Aucun d'eux, bien sûr, n'a voulu dénoncer le chef de meute. «*Cette solidarité entre nous rejoignait maman, observe Brahim. Je l'ai entendue dire que c'était rageant, mais qu'elle était fière de nous voir unis.*»

Joséphine Baker ne plaisante pas avec la discipline. La gamine d'avant-guerre au sourire ravageur, reine du charleston et impératrice de la grimace, s'est muée en mère de famille à cheval sur les principes. «*Très réac, même*», d'après son ex-secrétaire Michèle Barbier. Un jour où ses enfants la voient à la

télé, sur des images des années 1920, se déhancher à demi-nue avec sa célèbre ceinture de bananes, elle leur soutient mordicus que ce n'est pas elle... Le dimanche, les aînés portent costume de flanelle et cravate. A table, il est interdit de mettre les coudes sur la nappe et de contester la parole des adultes. Interdiction, également, de faire la moindre blague sur la race ou la religion – au risque de prendre un coup de tisonnier dans le dos ou une assiette sur la tête. Joséphine retirera d'ailleurs, un temps, sa progéniture de l'école communale après que Luis, le Colombien noir, se sera entendu traiter de «*Blanchette*» dans la cour de récréation. Mais elle n'est pas souvent là, entre ses tournées à l'étranger, ses spectacles parisiens et ses conférences contre le racisme. Papa Bouillon s'absente de plus en plus fréquemment, lui aussi.

Les relations entre les deux Jo s'enveniment peu à peu. Le musicien, qui a tourné le dos à sa carrière pour s'installer en Dordogne, ne voulait pas autant d'enfants. Et il ne voulait pas de filles, soucieux d'éviter toute ambiguïté, plus tard, entre frères et sœurs. Tout devient sujet de discorde, à commencer par l'éducation des petits. Il veut leur enseigner la musique? Elle s'y oppose, car il est exclu de faire d'eux des artistes – rien ne vaut un vrai métier. Il veille au respect des heures de repas et de siestes? Elle fait voler en éclats cette routine rassurante dès son retour de voyage. Il veut tenir la fratrie à distance des médias? Elle ne dit pas non aux reportages photo de *Paris Match* ou de *Jours de France*, car ses rejetons doivent être les ambassadeurs de son idéal. Même chose avec les touristes à l'affût de la tribu. «*Le dimanche, on avait une séance de représentation, rapporte Luis Bouillon, 68 ans. De telle heure à telle heure, on sortait, on se montrait. On s'y pliait de bonne grâce pour faire plaisir à notre mère.*» Son ancien camarade de classe Daniel Dejean, aujourd'hui maire de Castelnaud-la-Chapelle, s'en souvient bien: «*La cour du château était divisée en deux par une chaîne: d'un côté les visiteurs, de l'autre les gamins Bouillon-Baker, qui constituaient l'attraction. Une fois, j'ai voulu les rejoindre, mais on ne m'a pas laissé faire.*»

Maman à éclipses, Joséphine gâte ses fils et ses filles quand elle est avec eux. «*Elle essayait de rattraper en quelques jours ses lon-*

gues absences avec, par exemple, des Noëls somptueux, des sapins immenses et des tonnes de cadeaux, raconte Mara Bouillon, 63 ans. *Tous les ans, avant les fêtes, on allait à Paris faire les emplettes aux Galeries Lafayette.*» Quand ça lui chante, Joséphine prend ses aises avec le calendrier scolaire. «*Je vous signale que tous mes enfants partent aux sports d'hiver tout le mois de février*», écrit-elle à leurs instituteurs le 5 janvier 1962. «*Monsieur Louis*», leur précepteur, sera du voyage. Les Besse sont priés de lui remettre une copie du programme «*afin de n'apporter aucun retard dans l'instruction des enfants*».

À LA RENCONTRE DE PAUL VI ET DE CASTRO

Dès que possible, elle les emmène en voyage. Parfois en tête à tête avec elle, à la découverte de leur pays de naissance. Ou bien tous ensemble en vacances ou à l'invitation de tel ou tel chef d'Etat. Ils rencontrent ainsi les reines de Suède et du Danemark, le pape Paul VI, le deuxième président de la toute jeune République algérienne, Houari Boumediène, le maître de la Yougoslavie, le maréchal Tito, et le Lider Maximo cubain, Fidel Castro, lequel leur offre des tenues de base-ball et des uniformes frappés du drapeau révolutionnaire.

Pendant ce temps, les nuages s'amoncellent au-dessus des Milandes et de la centaine de salariés du château et des différents commerces. Les visiteurs se font moins nombreux, les finances plongent dans le rouge. Dès 1957, les comptes accusent un trou de 85 millions d'anciens francs. En cause, les dépenses pharaoniques, mais aussi la cupidité de certains artisans du pays, enclins à gonfler les factures ou à se faire payer plusieurs fois. Jo Bouillon a beau tirer le signal d'alarme, sa femme n'en fait qu'à sa tête. «*Elle n'écoutait pas notre père, ni ses proches, ni ses amis*», déplore Brahim.

En 1963, «*Papa Bouillon*» jette l'éponge et s'envole vers l'Argentine. Il ne reviendra qu'épisodiquement. «*Après son départ, cela a été la dégringolade*, estime Luis. *Les responsables de la gestion et de la comptabilité ne se sont pas montrés d'une honnêteté parfaite...*» A l'aube de la soixantaine, Joséphine se démène, court le cachet aux quatre coins de la planète, bat le rappel de ses amis et soutiens. Elle a une nouvelle ambition: créer un collège de la fraternité universelle.

Tito lui offre une île au large de la côte dalmate, le roi du Maroc, Hassan II, lui propose un terrain. Non, elle veut rester chez elle, aux Milandes, et y réaliser son rêve. Un soir de juin 1964, Brigitte Bardot profite du journal télévisé pour lancer un appel: «*Nous devons tous faire quelque chose pour elle, pour qu'elle garde sa maison et ses enfants avec elle!*» Un comité d'aide se constitue autour de l'écrivain François Mauriac; les dons affluent, de France et d'ailleurs. Le roi Hassan II, Fidel Castro et le président ivoirien Houphouët-Boigny mettent la main à la poche. Cette générosité permet d'éviter la vente du mobilier, pas de rembourser les créanciers.

«*Les occasions de sauver Les Milandes se sont présentées en grand nombre, mais Joséphine les a toutes écartées d'un revers orgueilleux*», indique Emmanuel Bonini, l'auteur d'une biographie très fouillée, *La Véritable Joséphine Baker* (Pygmalion, 2000). La commune de Castelnaud aimerait racheter le château. C'est non. Un riche chef d'entreprise originaire de Dordogne lui fait une offre. C'est encore non. Gilbert Trigano, le patron du Club Méditerranée, est prêt à éponger les dettes en échange de la propriété du site après le décès de l'artiste. Non et non. Le 3 mai 1968, au tribunal de Bergerac, La Guinguette, le château et la ferme sont vendus aux enchères pour le dixième de leur valeur. Sous le marteau du commissaire-priseur, le rêve de Joséphine Baker vole en éclats. Akio est le seul de la fratrie présent ce jour-là: «*J'ai vu disparaître sous mes yeux les endroits où nous jouions, où nous vivions, tous nos petits coins secrets.*»

Certes, les plus grands ne sont pas mécontents de quitter le Périgord pour s'installer à Paris, la «*ville de Maman*», comme ils disent, avec ses cinémas, ses restaurants et ses boutiques. Ils l'ignorent encore, mais ils n'y feront qu'un court séjour, avant de vivre leur adolescence au soleil de Monaco. Alors, en attendant d'autres jours heureux, les aînés de la tribu sont montés au dernier étage de la tourelle ouest du château. Là, dans la pierre grisée par des siècles d'intempéries, ils ont gravé leurs prénoms ou leurs initiales. Ils ont aussi inscrit une année: 1968, la fin de leur enfance. ■

ANNE VIDALIE

**UN SOIR DE
JUIN 1964, BRIGITTE
BARDOT PROFITE DU
JOURNAL TÉLÉVISÉ
POUR LANCER
UN APPEL : « NOUS
DEVONS TOUS FAIRE
QUELQUE CHOSE
POUR ELLE,
POUR QU'ELLE
GARDE SA MAISON
ET SES ENFANTS
AVEC ELLE ! »**